

Lurelu



Cadavres exquis

Sébastien Chartrand

Volume 42, numéro 1, printemps-été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

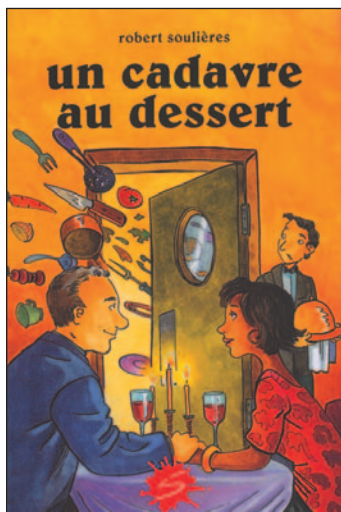
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chartrand, S. (2019). Cadavres exquis. *Lurelu*, 42(1), 87–88.



TOURELU

Cadavres exquis

Sébastien Chartrand



87

À l'ouverture de l'édition 2017 du Salon du livre de Montréal, le prix Fleury-Mesplet fut remis à Robert Soulières, soulignant ainsi sa contribution au progrès dans le domaine de l'édition québécoise. On évoqua également son cheminement : d'abord étudiant en lettres à l'UQAM, il a bifurqué après un an vers le baccalauréat en information scolaire et professionnelle. Il travaillera dans ce domaine pendant deux ans avant d'être engagé comme agent d'information dans une commission scolaire.

C'est en 1988 qu'il deviendra directeur des éditions chez Pierre Tisseyre, après avoir été directeur de collection durant quelques années (tout en dirigeant *Lurelu* pendant six ans de 1980 à 1986). Il occupera ses fonctions chez Pierre Tisseyre jusqu'au début de 1995, soit un an et demi après le décès du fondateur.

Puis, en 1996, il fondera sa propre maison d'édition : Soulières éditeur. Au fil de ce parcours, l'écrivain s'est constitué une vaste bibliographie, soit cinquante-deux albums ou courts romans, dix-sept romans pour adolescents et vingt-deux nouvelles.

Mais peu de romans de cet impressionnant corpus ont autant marqué que ceux de la série des «Cadavres». D'abord destiné aux Éditions Pierre Tisseyre (les cinquante premières pages ayant été écrites au cours des Fêtes de 1995), le premier tome sera achevé durant l'été 1996, période où l'auteur se permettra «la folie la plus totale, la plus grande liberté, l'immense délire¹».

Cette douce folie engendrera le mémorable *Cadavre de classe* qui, en plus d'avoir mérité le Prix du livre M. Christie, est souvent le titre auquel on fait référence lorsqu'on aborde la naissance de Soulières éditeur.

Faire rire pour faire lire

«Le livre de 1000 pages qui saute des pages». C'est généralement ainsi que les lecteurs ayant lu *Un cadavre de classe* se rappellent ce roman humoristique. Il s'agit,

encore aujourd'hui, de l'un des grands succès de la maison. Interrogé à ce sujet par *Lurelu*, Robert Soulières affirme : «À ce jour, nous en avons vendu 50 737 exemplaires très exactement. Nous en vendons bon an mal an autour de 1100 exemplaires, un exploit ou presque, vingt-et-un ans plus tard.»

Mais si cette histoire de prof tué en pleine classe a connu un tel succès, c'est d'abord et avant tout parce que son auteur a su combiner avec intelligence les outils de sa boîte à malice avec ceux de son sac à blagues.

«Son but à lui est de faire lire», nous révélait en 2003 Monique Noël-Gaudreault dans *Québec français*. «L'humour devient une belle façon de faire lire sans trop de peine¹.»

Et ça fonctionne!

Certes, *Un cadavre de classe* s'annonce comme un roman policier : un enseignant est assassiné et s'ensuit une enquête. Mais, lorsqu'on tente de surligner uniquement les passages qui font progresser l'intrigue, on se rend compte que l'enquête policière occupe tout au plus le tiers du roman. Néanmoins, dire que tout le reste n'est consacré qu'aux bouffonneries serait simplifier à outrance la démarche de l'écrivain – il serait plus juste de dire que le reste du roman est consacré à *faire apprécier* la séance de lecture et laisser, chaque fois, l'impression d'avoir passé un bon moment.

Car astucieusement, presque sournoisement, Soulières gomme les éléments qui irritent les jeunes plus rétifs à la lecture.

«Combien de pages vais-je être obligé de lire?» pourraient-ils se demander. À cela, Soulières répond «un millier» en pouffant de rire, s'amusant avec la pagination pour faire monter les nombres de 1 à 1000 tout en sautant des dizaines de chiffres à la fois.

Le côté inusité de la chose pique la curiosité, et l'auteur s'empresse d'adopter un ton loufoque qui s'adresse directement au lecteur. Certes, on voit apparaître ce type de narration dans la série des «Raisins» de Raymond Plante (où le style relève davantage de la confiance), ou dans la série «Alexis» d'Yvon Brochu (où le personnage principal

tutoie le lecteur). Mais, chez Soulières, on opte pour un échange de taquineries, où le lecteur est étrivé tout autant que l'auteur use d'autodérision. De ligne en ligne, les blagues s'enchaînent, créant un effet d'entraînement où le lecteur oublie les pages qui défilent pour s'amuser franchement. Il lit chaque mot, savoure chaque phrase – se contenter de survoler serait risquer de se priver d'un calembour. Les digressions farfelues s'allongent et le lecteur s'y habitue progressivement.

Intrigue oblige, de longues descriptions peuvent survenir – qu'à cela ne tienne, Soulières a plus d'un tour dans son sac! Sitôt la page tournée, l'œil du lecteur repère, au moyen de la reconnaissance globale, une note infrapaginale. Ce sera forcément une blague et elle risque d'être bonne – mais pour la savourer, il faudra faire l'effort de lire ladite description. Mais bon, l'effort n'est pas si pénible, car un ou deux jeux de mots ont été glissés ici et là...

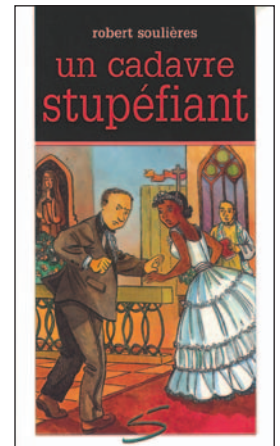
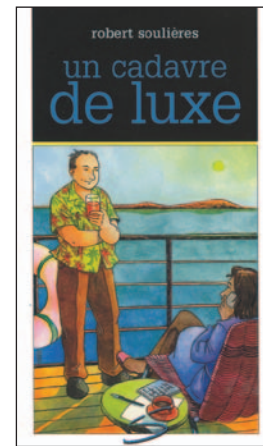
C'est quoi, l'gag?

L'approche de Soulières porte ses fruits. Outre le chiffre des ventes qui témoigne de la popularité du roman, la rétroaction des jeunes lecteurs est très encourageante. Dans *Québec français*, on a pu lire que ses lecteurs ont trouvé le roman «super drôle¹».

Encouragé par sa complice Colombe Labonté, l'auteur se consacre à la suite annoncée en fin de roman. Afin d'atteindre le but qu'il s'est fixé, «Robert Soulières prend des notes sur des jeux de mots, teste ceux qui marchent, ceux qui ne marchent pas. Écrire des livres humoristiques, c'est plus sérieux qu'on pense¹».

Car un outil aussi puissant que l'humour peut faire aimer la lecture, mais il peut également servir à enrichir la culture du lecteur.

C'est dans le second opus, *Un cadavre de luxe*, que Soulières en fait le mieux la démonstration. Avec doigté, l'écrivain pique son récit de dizaines d'hameçons et fait confiance à l'intelligence des jeunes



pour qu'ils y mordent. Par exemple, avec des personnages portant des noms aussi farfelus que «Marsch-Malo» ou «Lolita del Lasso», on se doutera bien qu'il y a une blague derrière ce riche magnat nommé «Dow Jones»... Certes, le lecteur peut hausser les épaules et poursuivre sa lecture, mais quoi de plus agaçant que de ne pas comprendre une blague? Idem pour ce meurtre commis avec une arbalète, mais où l'auteur nous donne la description d'un revolver en note infrapaginale – il appartient alors au lecteur d'ouvrir une encyclopédie s'il souhaite satisfaire sa curiosité. La technique peut tout autant servir à éveiller la curiosité culturelle (comme la réplique de cette femme qui hurle à un moustique «Combien de fois faudra-t-il que je te tue pour que tu meures?», référence au *Bossu* de Féval) que scientifique (l'inspecteur s'interrogeant sur d'intrigants sujets tels que «Est-ce que les poissons boivent de l'eau?» et autres questions tirées de *Cyrus, l'encyclopédie qui raconte*).

La même technique nous est resservie dans le troisième tome, *Un cadavre stupéfiant*, mais cette fois l'auteur se penche davantage sur le côté psychosocial. Autant le livre est-il truffé de proverbes sur l'amour et le mariage (Soulières affirme d'ailleurs que «les proverbes renferment en peu de mots toute la sagesse populaire», ce qu'il trouve «formidable»²) qu'il ouvre des pistes de réflexion sur de grandes questions sociétales telles que le génie génétique ou la disparité des richesses.

L'enquête, dans ce troisième opus, tient plutôt d'une situation kafkaïenne, où le destin s'acharne sur le héros qui subit plus ou moins passivement les malédictions qui s'enchaînent, à savoir la volatilisation de sa fiancée, de son beau-fils, son chien, sa motocyclette... et ainsi de suite, jusqu'à ce que le misérable inspecteur découvre, par un *deus ex machina*, qu'il a tourné en rond tout ce temps, que sa fiancée est prisonnière dans l'église même où le mariage était

prévu et qu'elle risque d'être clonée par un policier véreux ayant eu accès, allez savoir comment, à une technologie génétique au moins cent ans plus avancée que la nôtre.

Dans n'importe quel roman policier, aucun lecteur, même préadolescent, n'avalerait de ficelles aussi grosses. Mais nous ne sommes pas ici dans «n'importe quel» roman policier : il s'agit du troisième tome d'une série, où le lecteur est désormais habitué aux intrigues minces, aux dénouements farfelus, qui ne sont que des prétextes à faire passer un bon moment de lecture.

C'est dire que le voyage compte bien davantage que la destination, et cette constatation est encore plus forte dans la nouvelle «Un cadavre au dessert». L'enquête ne s'y déroule que durant les quatorze dernières pages et est plutôt vite réglée; les trente-huit autres pages sont essentiellement consacrées à faire rigoler le lecteur.

Il convient également d'ajouter qu'au moment où il écrivait ce court texte, Robert Soulières s'appropriait à lancer la collection «Novella» qui, comme son nom l'indique, allait offrir des nouvelles au jeune lectorat – mais si *Un cadavre de classe* avait donné un magistral coup d'envoi à la maison d'édition, cette novella se situant dans la même série n'eut pas le même effet sur cette collection, dont le succès se fait toujours attendre.

Souhaiter le retour en force de l'humour

N'importe quel spécialiste en pédagogie en conviendra, l'humour reste la voie d'or pour faire aimer à apprendre. La série des «Cadavres» y parvient admirablement et, pourtant, cette approche semble se raréfier. Peut-être est-ce pour cela que Soulières l'a récemment souligné dans *Le Devoir* : «On écrit moins de livres humoristiques pour les ados, et c'est dommage. L'humour, ça ne fait pas sérieux [...] Il faut faire sombre³... » À tout le moins, Robert Soulières nous promet de récidiver : «À quand le prochain cadavre?

Bientôt j'espère. Le titre est trouvé, ce sera *Un cadavre assassiné*. Il ne reste plus qu'à l'écrire [...] mais on trouve toujours le temps de faire ce que l'on aime.»

Une promesse qui date de plusieurs années, monsieur Soulières – nous feriez-vous languir encore longtemps?

(lu)

Notes

1. Monique Noël-Gaudreault, «Comment Robert Soulières a écrit certains de ses livres», *Québec français*, vol. 129, 2003, p. 109-111.
2. «La série Cadavre : Fiche d'exploitation pédagogique», Soulières éditeur, 2005, p. 8.
3. Marie Fradette, «Littérature jeunesse : où est le fun?», *Le Devoir*, 1^{er} décembre 2018.

Bibliographie

- Un cadavre de classe*, Soulières éditeur, 1997. Prix M. Christie
- Un cadavre de luxe*, Soulières éditeur, 1999.
- Un cadavre stupéfiant*, Soulières éditeur, 2002. Grand Prix littéraire de la Montérégie
- Un cadavre au dessert*, Soulières éditeur, 2009, repris dans *Des nouvelles de Bob* (recueil), Soulières éditeur, 2014.